

Incertains Regards

Laurent Bignault

2^{ème} prix des bibliothécaires, concours d'écriture de nouvelles 2006

3^{ème} prix du public, concours d'écriture de nouvelles 2006

Sang pour sang POLAR

A part un éboueur en train de ramasser une ordure qui sera immanquablement là demain, la rue est aussi déserte que le paradis. Il y a de mon immeuble au garage où je range ma voiture deux cents mètres. Avant je les parcourais d'une seule enjambée, aujourd'hui c'est une expédition. Tout me paraît suspect. Chaque pas est un péril. Des fois, j'ai tellement les jetons que j'envisage de rebrousser chemin.

Le message est arrivé sur mon mobile il y a deux heures déjà. Un petit tressaillement dans la poche gauche de mon pantalon. Je ne programme plus de sonnerie depuis des mois. Le moindre son inattendu provoque chez moi une frayeur incontrôlée. La dernière fois, j'ai failli avoir une attaque quand l'appareil a joué Les quatre saisons. Depuis, j'ai opté pour le mode vibreur, ce qui me permet de faire comme si je n'avais rien entendu et de renvoyer tous les raseurs qui cherchent à me contacter à la voix métallique de la messagerie. Que j'évite prudemment de consulter.

Là pourtant, j'ai lu le message. Un pressentiment sans doute. Un geste machinal qui n'a laissé place à aucune réflexion préalable. Je l'ai lu et relu.

Presque rien. Quelques mots mis bout à bout.

*Viens vite. URGENT.
Franz...*

Sur le coup, ça m'a presque soulagé. J'ai toujours peur de recevoir je ne sais quel message de fin du monde. J'ai appris à me préparer au pire. D'autres ont fait les frais avant moi de tout le merdier qui nous est tombé dessus depuis des années. A chaque nouvelle catastrophe, on avait l'impression de toucher le fond, sans se douter des précipices qui se cachaient sous la vase accumulée. Alors prudence. On ne sait jamais.

Mais là, Franz ? C'était très surprenant de sa part. Je n'ai pas vu Franz depuis des années. Nous avons travaillé ensemble, au début. Nous formions une fameuse équipe. Et puis... Parfois je me demande même si je me souviens bien de lui.

Au milieu des courants d'air, la silhouette lointaine de l'éboueur, perdue parmi les autres ombres qui, avec la nuit, prennent possession de la ville, s'obstine, comme si de rien n'était, à faire semblant de nettoyer, mesurant ses gestes comme un danseur dans un ballet bien réglé. Il ne joue pas très bien son rôle d'ailleurs. Il passe et repasse au même endroit, affectant une conscience suspecte. Encore une trouvaille de la municipalité pour nous faire croire que tout va bien, que tout est normal. Ce serait drôle si ce n'était pas pathétique au dernier degré. Je crois qu'il me surveille du coin de l'œil. Je ne vais pas le décevoir. Je vais tranquillement aller chercher ma voiture, l'air dégagé, en me retenant de regarder de droite et de gauche, attentif à l'arme cachée dans ma ceinture. Je ne sors jamais sans elle. Je dois prendre l'air détendu de l'honnête citoyen qui sort faire un tour. Pas question de laisser apparaître les frayeurs qui me saisissent dès que je mets le nez dehors. La sensation très nette que l'on m'observe, que l'on me guette. Je sens dans mon cou des regards acérés, comme des piqûres. Ça y est. La porte est ouverte. Je m'engouffre dans le garage pour reprendre mon souffle. Tout s'est bien passé. L'autre n'y a vu que du feu.

Je dois être un des derniers à posséder une voiture en état de marche. Un luxe. Une Volkswagen qui a été belle, en son temps. La couleur est un peu passée, mais elle a encore de la gueule. Je vais faire comme si j'allais me balader, mine de rien, le soir, comme au bon vieux temps. Franz habite de l'autre côté de la ville. En tout cas, dans mes souvenirs, son appartement se trouve par là-bas. Je revois un vieil immeuble à la façade rose, une porte vitrée lourde à pousser, un vieil ascenseur avec grille et cabine en bois doré. Le charme des vieux

arrondissements. S'il ne m'a rien précisé dans le message, c'est qu'il n'a pas changé de logement. Je me souviens – c'était il y a combien ? – il me fallait exactement quinze minutes et quarante secondes en métro pour me retrouver chez lui. On allait s'installer dans la café voisin, on parlait, on préparait les reportages, les interviews. On bouillonnait. C'était quand il y avait encore un métro. A cette époque, j'aimais bien descendre dans les couloirs chauds que l'on a fermés depuis. Je me mêlais avec délice à la foule. Je me glissais dans l'anonymat des wagons, dans les odeurs de transpiration et de parfum bon marché. Parfois, au hasard d'un croisement, on tombait sur un musicien qui vous gratifiait d'un couplet et à qui on donnait la pièce, pour avoir bonne conscience. C'était simple. J'ai bien changé depuis. L'idée même d'une quelconque promiscuité me ferait presque vomir.

Après avoir reçu le SMS, j'ai longtemps hésité à sortir. Je me suis assis dans la cuisine, j'ai allumé la lumière. Même en plein jour, j'y suis obligé, vu que j'ai sacrifié la plupart des ouvertures. Alors tant que je dispose de l'électricité... J'ai lu et relu le message sans y déceler le moindre indice. Le tutoiement, comme si nous étions encore au temps de nos débuts, à la grande époque de notre amitié. Les lettres capitales pour marquer l'urgence. Le prénom en signature et les points de suspension. C'est ce qui m'a le plus intrigué. Pourquoi ces trois petits points ? Quel intérêt à perdre son temps en fioritures de ponctuation quand on envoie un message de détresse ? Franz n'est pas un littéraire, il n'a jamais su écrire. C'est moi qui me farcissais le gros morceau des commentaires des sujets que nous tournions ensemble. Il était meilleur dans les idées générales, dans les grands traits. Il donnait les orientations, brossait les développements, orientait les digressions. Franz a toujours vu grand. C'est – c'était ? – un bâtisseur, un visionnaire. Il s'emballait, se lançait dans des discours interminables, pleins de générosité et d'idéalisme. Moi, j'étais un besogneux, un travailleur de l'ombre. Un pragmatique. J'attendais mon heure.

J'ai pensé l'appeler. Après tout, je n'avais qu'à appuyer sur la touche « répondre » et lui demander de m'expliquer. Mais lui dire quoi ? Tu as besoin de moi ? Vraiment ? Tu te souviens de moi ? Tu veux que je vienne ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Un peu ridicule pour quelqu'un censé apporter de l'aide. Comme si j'avais peur des réponses qu'il pourrait me donner... Ou alors je suis trop orgueilleux pour avoir l'air quémander une explication, malgré le danger qui rôde. Ce n'est pas le genre de Franz d'appeler à l'aide de cette façon. Franz n'appelle jamais personne à l'aide. Franz est fier, presque intransigeant. Dans le passé, nous nous sommes disputés pour ça. Malgré tout, je n'arrivais pas à me décider. Comme si j'avais sous les yeux un avertissement. Réflexe professionnel sans doute... Simultanément je me disais, avec un brin de culpabilisation dans l'âme, qu'il ne fallait pas que je perde de temps moi non plus : il avait besoin de moi, il fallait que je sorte et vite pour voler à son secours. Puisqu'il me redonnait sa confiance... Bien que sortir à cette heure, ce n'est plus très prudent. Et surtout, c'est interdit. Ce dernier point ne me concerne qu'à moitié. J'ai toujours sur moi un laissez-passer. Signé et tamponné par les services compétents. Renouvelé tous les mois, avec la griffe du Président en personne, s'il vous plaît. J'ai bien droit à ça.

Je suis quand même sorti. Pour Franz. Je ne peux pas ne pas répondre à l'appel de Franz. En souvenir de tout ce que nous avons vécu ensemble. Et pourtant ça me coûte.

Ça fait très longtemps que je n'ai pas mis le nez dehors. J'habite pourtant un quartier préservé, comme disent les envieux ou les présentateurs de J.T. – moi en l'occurrence – mais ce n'est quand même pas le paradis. Je limite mes déplacements au minimum. Toujours un trajet différent. Je me fais livrer mes repas, en prenant bien soin de changer régulièrement de fournisseur. Je suis devenu un pro du cache-cache et de la télétransmission. De temps en temps, je prends la voiture et je fais un tour, affublé d'un vieux chapeau et le visage caché par

de grosses lunettes, pour ne pas qu'on me reconnaisse. Jamais très longtemps. Juste pour prendre l'air et entretenir le moteur, parce que, sans ça, je peux la mettre à la casse tout de suite, ou l'abandonner avec toutes celles qui jonchent les trottoirs et les talus. Je m'étonne d'ailleurs qu'elle n'ait pas été volée. Bien sûr, le garage est blindé, mais c'est un détail qui ne devrait pas arrêter des bandes motivées. En réalité, ça ne les intéresse pas. Ce n'est pas ça qu'ils cherchent. Je pourrais en avoir trois ou quatre, ils s'en foutent. Maintenant, ils s'en foutent. L'appartement par contre... Mais lui ils ne l'auront pas. Jamais. J'ai fait murer la plupart des ouvertures, ne gardant que la porte-fenêtre du salon et condamnant le balcon. Prudence et anticipation. Ce devrait être la devise de tous les gens connus en période de crise. J'ai fait aussi renforcer la porte. J'ai même appelé les services du ministère, pour l'installation d'un système de surveillance, avec reconnaissance vocale et digitale. Ils me doivent bien ça en haut lieu.

Je ne passe plus aux studios de la chaîne que rarement. J'enregistre les éditions chez moi. Celle de vingt heures me prend deux heures de travail, à tout casser. J'ai toute latitude et la bénédiction du directeur de l'information – un pauvre type que je pourrais faire virer dans la minute. J'ai recréé le décor du plateau, avec tout le matériel nécessaire, c'est-à-dire trois fois rien. On s'y croirait. Je bidouille les reportages à partir de ce que je reçois de la rédaction et le tour est joué. Je range un peu, je remue, je lie tout ça : hop, c'est prêt. J'expédie le tout au bureau par internet. Ni vu ni connu. Je ne prends même plus la peine de demander l'avis de mes collaborateurs, dont la mission, depuis quelques années, s'est réduite à du montage et de l'emballage. Paquet cadeau et joli ruban. Apparemment, les chiffres sont toujours au beau fixe. Incroyable. Des parts de marché comme s'il en pleuvait chaque soir. Et ça dure depuis plus de vingt ans. Une longévité jamais vue. A croire que les gens ne comprennent rien. Qu'ils ont de la merde dans les yeux. Abrutis devant leur écran, ils regardent le monde se déverser dans leurs pâtes à la tomate et leur salade d'endives. De quoi parlent-ils quand j'arrive dans leur vie ? Est-ce qu'ils m'écoutent vraiment ? Je suis sans doute réduit à une musique de fond, une mélodie familière. Pas reluisant, mais ça vaut mieux que s'ils éteignaient leur poste. Il paraît que je représente toujours le gendre idéal. Filmé plein cadre au milieu du salon dans un décor bidon, tu parles. Les ménagères de tous âges me plébiscitent. Cinquante-huit balais, ça fait un beau gendre ! Je me suis demandé un temps si les chiffres n'étaient pas truqués. J'ai même soupçonné la direction de me faire croire que rien n'avait changé, alors que dans mon dos ils m'avaient déjà remplacé. Mais non. Tous les soirs, ma bobine apparaît à dix-neuf heures cinquante neuf, parfaitement coiffée, malgré une calvitie galopante. Rassurant, très rassurant. Des fois, je me regarde. Je commente. Je dois bien avouer que je me trouve très souvent pitoyable. Céder à la facilité n'a pas que des avantages. Parfois on se dégoûte. Mais je ne changerai pas. Ils ont bien essayé de me convaincre au début.

- Il faut que tu reviennes. Le direct, c'est quand même plus vivant. Les gens vont finir par s'en rendre compte. N'oublie pas que tu es journaliste. Et puis, ta réputation...

Vos gueules ! Indéboulonnable ! Il faudra bien qu'ils se mettent ça dans la tête, tous autant qu'ils sont. Indéboulonnable, que je suis. Et ça fait vingt ans que ça dure. Trouvez-en des comme moi qui ont traversé les dernières années sans dommage.

Franz le sait bien lui. Il a essayé et il s'est cassé le nez sur les premières marches.

Après ce que certains esprits originaux ont appelé pudiquement le « troisième choc pétrolier » d'avril 2015 – et qui ressemblait plutôt à un Big Bang planétaire, prévisible depuis longtemps, mais tragiquement ignoré par la grande majorité – les événements se sont précipités. Qui aurait pu imaginer la tournure irréversible qu'ils ont prise ? La petite chaîne pour laquelle nous travaillions, Franz et moi, s'est spécialisée dans les enquêtes et les reportages « coups de

poing ». Marque distinctive dans un paysage audio-visuel consensuel et surtout de plus en plus inféodé aux autorités. Le grand patron a tout de suite senti que le public se lassait des mensonges et de la langue de bois. Avec Franz, nous avons formé un duo impromptu, mais qui a marché très vite. Une équipe jeune, beaucoup de moyens pour des reportages bi-mensuels, un vrai pari. Le duo des chevaliers pourfendeurs de fausses bonnes nouvelles, les champions de la vérité cachée, c'étaient nous. Je me souviens encore des discours enflammés de Franz sur le réveil des populations, la roue qui tourne, les pulsions enfouies, la révolte.

- Ça va péter, qu'il disait. Il n'y a que cette issue. Les gens en ont marre. Ils peuvent plus vivre comme ça. Trop, c'est trop. Et quand ça pétera, on sera là pour faire l'écho.

C'était son expression, ça. Faire l'écho. Toute une vocation en quelques mots. Le pire, c'est qu'il y croyait dur comme fer, Franz, à cette mission sacrée. Ce qui n'avait été au début qu'un coup de pub de la chaîne devenait pour lui un sacerdoce.

Avec la multiplication par trois, puis par dix, du prix du baril de pétrole en quelques mois, les industries du pays ont été frappées avec violence. Nous nous heurtions cependant aux propos rassurants et lénifiants des élus qui rivalisaient d'ingéniosité pour imaginer comment sortir de la crise. De débats en tribunes, ils arboraient des airs graves qui cachaient mal leur désarroi. Alors nous avons montré les chaînes des usines Renault tournant au ralenti, puis complètement arrêtées. Nous avons montré les ouvriers mis à pied les uns après les autres, d'abord avec des égards, puis sans sommation. Nous avons filmé les manifestations qui se multipliaient et s'intensifiaient, les grèves sauvages, les reconductibles, les permanentes, les désespérées. Nous avons évoqué les entreprises qui, une à une, déposaient le bilan, avec une telle régularité que ça devenait presque banal. Nous avons montré les files qui s'allongeaient devant les Restos du Cœur, le SAMU social qui saturait. Pendant l'hiver 2015, six cents sept personnes ont été retrouvées sur les trottoirs entre décembre et mars, tuées par le froid. Les gouvernants ont commencé les coupes sèches dans les budgets : il fallait bien récupérer l'argent là où il en restait. On a érigé le rationnement en principe salvateur. Les banlieues des grandes villes se sont alors embrasées : novembre 2005 avait été un avertissement, déjà oublié pour beaucoup, le printemps 2016 fut un raz-de-marée, car la colère ne s'est pas cantonnée à des quartiers facilement circonscrits, mais, comme un feu de forêt, elle a envahi le pays tout entier. L'armée est intervenue et l'état d'urgence a été instauré pour une durée indéterminée. Vingt ans après, il est toujours en vigueur.

En regard des sourires hypocrites du président de la République, qui continuait de promettre des lendemains plus radieux, qui minimisait la portée de la crise, qui mettait en avant son ambition pour la France et le dynamisme de son équipe, nous montrions les véhicules de plus en plus nombreux qui restaient abandonnés le long des routes, faute de carburant, systématiquement désossés par des bandes organisées qui ont tôt fait d'exploiter le filon. Peu à peu, un silence suspect est tombé sur les villes. Plus de bruits de moteurs, ou si peu, réservés à ceux qui avaient les moyens de s'offrir un bidon de carburant, ou qui trafiquaient dans l'ombre. En quelques mois, un marché parallèle a fait son apparition. Brutalement, tout est devenu problématique : se déplacer, se chauffer, se nourrir. Nous montrions des familles ravagées par le chômage et ce qu'on commençait à nommer la misère, des locaux déserts, des commerces en faillite, des actes de vandalisme ou pire : pour survivre, certains n'hésitant pas à basculer dans le crime. Le pays a connu une vague d'enlèvements sans précédent. Des patrons d'entreprise, des personnalités en vue, mais aussi des commerçants jadis prospères, même un prêtre, ont fait les frais de cette folie. Les médias recevaient des revendications de plus en plus délirantes. La police avait bien du mal à juguler cette vague qui faisait des émules dans tout le pays. Le contexte international n'avait rien de rassurant, car devant la montée du péril économique, chaque pays s'était replié sur lui-même, pour dissuader les populations voisines, elles aussi durement frappées, de venir trouver un semblant de réconfort chez nous.

Un jour, le grand patron nous a convoqués, Franz et moi. Il nous a dit qu'il avait confiance en nous, qu'il savait qu'il jouait gros depuis un an. Il nous a parlé des menaces qu'il recevait. Il nous a dit que nous étions devenus des figures incontournables. Il nous a félicités, mais nous a conseillé de faire attention. Franz a pris cet entretien comme un signe du ciel, la reconnaissance suprême. D'autant que nos reportages, même s'ils suscitaient régulièrement des réactions hostiles, rencontraient en général un succès grandissant auprès d'un large public. J'étais pour ma part moins enthousiaste. La franchise du patron, et surtout son air grave, m'avaient inquiété. Et puis je ne me sentais pas protégé par cette bénédiction. Je ne me trompais pas. Le patron a été viré. La nouvelle direction nous a réduits au silence. Et j'ai reçu la visite de Castellás.

La voiture glisse sur le boulevard désert. C'est beau comme du Mozart, ce moteur qui ronronne dans un silence lunaire. Un bruit qui semble venir de nulle part. L'obscurité est quasi totale. Les hautes façades des immeubles se perdent dans un noir d'encre. Comment croire qu'il y a encore de la vie là-dedans ? J'ai beau scruter, je ne vois aucune lueur pouvant me faire penser qu'il reste des habitants dans ces tours bétonnées. De grands squelettes vides, parcourus de courants d'air. Que sont devenus tous ceux qui vivaient ici, dormaient, mangeaient, faisaient l'amour, regardaient la télé ? Expulsés. Du travail propre et sans bavure.

Soudain, je sursaute. Dans les lueurs des phares, j'ai aperçu fugitivement des mouvements sur la droite, des silhouettes qui s'enfuyaient. Comme l'irruption d'un souvenir d'enfance, quand des lièvres apeurés déboulaient dans la lumière des phares et rejoignaient en quelques bonds l'obscurité du champ voisin. Mais ici rien de tout ça. Quartier préservé, foutaise ! Ça fait déjà plusieurs semaines que je les ai vu apparaître, d'abord quelques individus isolés, puis des familles de plus en plus nombreuses. La ville en est infestée. Mes voisins m'en ont parlé, la voix tremblante dans les interphones. Plusieurs se sont installées non loin d'ici, paraît-il. Ils se cachent sous les porches, le soir, dans les cages d'escalier. Il paraît qu'on en trouve dans des recoins insoupçonnés où ils élisent domicile, dans des conditions répugnantes. Dès qu'ils repèrent la présence d'un habitant, ils disparaissent, prestes et discrets. Ils guettent les appartements vides, les caves, les celliers abandonnés ou sans surveillance, pour s'y cacher et s'y répandre. Les services municipaux ont vite fait de les chasser quand ils les trouvent, mais c'est sans compter sur leur persévérance. Ces animaux-là, dès qu'on leur laisse une occasion, ils se mettent partout. Un instant d'inattention et ils se sont déjà multipliés. Je crois qu'une brèche a été ouverte, qu'on ne pourra pas refermer de si tôt. Nous avons été épargnés jusqu'à présent, mais, comme pour le reste, ça ne durera pas. Du côté de chez Franz, leur présence a pris des allures d'invasion irrésistible. Ils ont fait de ce coin-là un de leurs bastions et personne ne peut plus les en déloger. J'ai reçu plusieurs dépêches là-dessus. Saletés ! Je n'ai jamais compris pourquoi il s'est entêté à vouloir rester dans son appartement, là-bas. Dès que la situation a commencé à se gâter, il lui aurait été facile de changer. Un simple coup de fil et j'aurais fait jouer mes relations. Il y avait tellement d'appartements qui se libéraient à l'époque. Mais il n'a rien voulu savoir. Fierté mal placée. Orgueil déplorable. C'est peut-être pour ça qu'il veut me voir aujourd'hui. Je l'imagine, cerné, coincé dans son trois-pièces, attaché à une chaise, ou enfermé dans la cave, devant supporter la loi brutale qu'ils lui imposent, ne comptant plus que sur ses amis ou sur ses anciens amis. Pire que sa situation matérielle, ce sont ses anciennes convictions qu'il voit s'écrouler aujourd'hui. Ses prises de position généreuses, sa confiance affichée dans les organisations humaines, sa foi dans le mélange des groupes, des clans, les visions prophétiques d'une société réconciliée, toutes ces conneries balayées par la réalité visqueuse, par le marasme économique, par les pulsions vengeresses des nouveaux maîtres des rues.

Il y a quelque chose sur la route. Ou quelqu'un. A quelques dizaines de mètres. De loin, je ne me rends pas bien compte. Une masse noire qui, au fur et à mesure que je m'approche, prend une vague forme humaine. J'ai bien peur d'être confronté à ceux que je voulais fuir. Les voici donc en chair et en os. D'où viennent-ils ceux-là ? Pourquoi restent-ils plantés au milieu de la chaussée ? Je suis obligé de freiner, si je ne veux pas écraser le petit gosse là-devant. C'est un groupe d'hommes en tenue de camouflage, le visage noirci et la barbe sale. Leurs petits yeux brillent d'une énergie mauvaise. Je ne peux plus avancer. Ce sont des hommes quand même, malgré leur aspect repoussant. Derrière eux, un groupe de femmes, dont les cheveux battent avec le vent de la nuit. Elles serrent contre elles des enfants aux visages faméliques. Je n'ai pas coupé le moteur. Je reste immobile, le pied sur l'accélérateur. Je sais que les voitures ne les intéressent pas. Ne pas bouger. Rester calme. Il en sort de tous les trous d'ombre. Je distingue à présent dans mon champ de vision une masse mouvante, des dizaines de lueurs qui doivent être des yeux. Ils s'approchent de la voiture, ils l'encerclent. Je distingue le son de leurs voix. Ils n'articulent même plus distinctement leurs paroles. Ils tendent la main, dans un geste déterminé. Même le plus petit s'y met. Je n'ai rien à leur donner. Et je ne veux pas prendre le risque d'ouvrir la portière.

C'est la première fois que j'en vois de près. Les autres, je ne les ai approchés que par pellicule interposée. Chaque jour, je vois défiler des propositions de sujets sur ces marginaux, ces populations reconstituées qui envahissent les villes sans que l'on puisse rien faire. Pour la plupart, ils ont dû s'organiser après la rupture de la trêve hivernale qui a été décidée en décembre 2016. Qui aurait pu imaginer ça ? L'abbé Pierre était mort depuis belle lurette. Il y a eu quelques protestations qui se voulaient véhémentes des syndicats et des associations. L'opposition s'est fendue d'un communiqué lyrique. Mais on sentait bien dans ces discours d'occasion que le cœur n'y était plus. C'était l'étape nouvelle.

Les loyers impayés devenaient le lot commun. Les prix battaient des records et les bourses ne suivaient plus. Le travail de sape du lobby des propriétaires avait commencé lors de la crise pétrolière, parfois pour récupérer des logements insalubres que les services d'hygiène ne parvenaient même plus à contrôler. Coincé sur sa droite par ces rangs hurlants, le Président a préféré ménager ceux qui pourraient encore voter pour lui. Il a bien essayé de calmer le jeu, promettant des lendemains moins noirs. Il a même donné un grand repas sur la place de la République pour faire un geste envers les nouveaux sans-abri de la capitale. Ses conseillers lui avaient suggéré de marquer les esprits, à défaut de pouvoir corriger la situation. Il n'avait pas peur du ridicule, le Président. Il est venu en personne, avec Madame, a tenu à parler aux uns et aux autres, a distribué lui-même des repas. Une organisation colossale. Peut-être qu'il y croyait aux bienfaits des actions généreuses. Jusqu'à ce qu'un illuminé lui plante un couteau dans le dos, en pleine soupe populaire. Un pauvre type qu'on venait d'expulser. C'est à ce moment qu'il a pensé à se protéger, le Président. Il s'est enfermé dans le palais de L'Élysée, où il s'est fait soigner. Finis les bains de foule que ses prédécesseurs pratiquaient avec délice, finis les discours publics, les manifestations et les salons. Il a finalement fait passer en force un texte qui permettait à tout propriétaire d'exiger sur-le-champ le paiement de tous les loyers en retard. Faute de quoi, les locataires seraient expulsés sans ménagement, quelle que soit leur situation familiale et professionnelle et quelle que soit la saison. Bien sûr, de beaux esprits se sont insurgés, des orateurs sont montés au créneau, mais on sentait que c'était de la comédie. Les uns et les autres baissaient les bras, car il n'y avait rien d'autre à faire. Ce fut le début de l'indifférence. Elle dure toujours, plus épaisse que jamais.

On a vu les trottoirs se noircir de familles à la rue, des PEM, comme il faut dire. C'est un sociologue inspiré qui les a baptisés ainsi : PEM, Populations en Marge. Plus chic que SDF. Sans doute. Plus pratique aussi. Voilà un sigle sous lequel on peut caser bon nombre de gens de toutes sortes, de toutes origines. Devant les refus des hôtels, devant le peu de moyens des centres d'accueil, il leur a bien fallu se débrouiller. Après une vague de panique, l'instinct de

survie a repris le dessus et ils se sont organisés, bientôt rejoints par tous ceux qui se croyaient à l'abri. Ils ont fait la manche, ils se sont postés en nombre croissant à la sortie des magasins, des administrations, près des bouches de métro, mais bientôt, ils étaient trop nombreux. Sans compter que d'autres les ont rejoints très vite, arrivés de toute la région, elle aussi soumise à la pénurie et au rationnement. Le problème est vite devenu tentaculaire. Des hôtels ont été attaqués, des appartements vides repérés et occupés. Ingérable. Chaque ville a alors sacrifié des quartiers, espérant limiter l'invasion de la misère. Les PEM se sont regroupées par affinités, familles, origines. Il y a eu des affrontements entre communautés. L'armée s'en est mêlée. Du pain béni pour un présentateur vedette, même blasé. J'ai suivi les progressions des uns, les replis des autres en direct dans le journal. On a eu de belles séquences de batailles rangées, des duplex avec des villes de province. Des succès qui comptent dans la vie d'un J.T. Des scores d'audience dont je suis fier encore aujourd'hui. Mon plus beau souvenir reste celui du 24 septembre 2024, jour où l'armée a réussi à reprendre le contrôle de Grenoble et déloger un groupe d'extrémistes qui s'était réfugié sur la Bastille. L'assaut final en gros plan : du grand reportage. Sans compter qu'on a pu négocier des séquences d'amateurs montrant le suicide collectif du dernier carré, qui a préféré cette solution pour ne pas tomber aux mains des forces de l'ordre. Saisissant. Dans le même temps, à Lyon, la municipalité a laissé tomber la colline de la Croix-Rousse, préférant sauvegarder celle de Fourvière. De mauvaises langues ont prétendu que le Vatican était intervenu pour limiter les dégâts.

Ils sont maintenant tous autour de la voiture, si près que je pourrais sentir leurs respirations. Le plus vieux d'entre eux me dévisage avec insistance. Un mauvais sourire se dessine sur ses lèvres. Je crois qu'il m'a reconnu. Je n'ai pas pensé à me grimer comme je le fais habituellement. J'aurais dû. Il se recule pour juger du tableau et fais signe à ses voisins les plus proches. Sans doute va-t-il leur expliquer qu'ils ont attrapé un gros poisson. Une prise qui leur donnerait le droit d'exiger beaucoup. Je lis mon nom sur ses lèvres, plusieurs fois répété. J'ai du mal à réprimer le tremblement convulsif qui a saisi mes mains. J'ai la trouille. La vraie. Celle qui me mine depuis longtemps et qui n'attend qu'une occasion pour me sauter dessus. Les autres manifestement ne comprennent pas. Sans doute n'ont-ils pas regardé la télévision depuis longtemps, ces imbéciles. Tant mieux ! Je ne veux pas de ces créatures répugnantes pour public. Le vieux s'agite, gesticule, comme pour convaincre ses acolytes abrutis, qui restent là, dans le froid de la nuit, l'air sceptique, à me guetter d'un air soupçonneux. Je profite de cette dispute imprévue pour écraser l'accélérateur et faire hurler le moteur. Ce bruit soudain provoque chez eux une réaction de panique, comme s'ils l'avaient banni de leur mémoire. Peut-être certains n'ont-ils jamais conduit, ni même vu une voiture. Instinctivement, ils se sont reculés. Les femmes se sont courbées sur les enfants. Je précipite le véhicule dans la brèche ainsi créée. Un choc. Je crois que j'en ai heurté un. Tant pis. J'ai eu chaud. Dans le rétroviseur, je distingue la troupe qui relève l'homme que j'ai renversé et s'éparpille rapidement, en quête d'une improbable nouvelle victime.

J'ai reconnu la façade rose. Pour atteindre le quartier, j'ai été soumis à trois contrôles d'identité. Des formalités, mais pourvu que je n'arrive pas trop tard. Une seule fenêtre allumée. Troisième étage : celui de Franz, d'après mes souvenirs. Le reste est plongé dans la pénombre. Je reconnais sans peine la porte d'entrée. Je me suis garé juste devant. Je reste un instant sans bouger, tous feux éteints, guettant je ne sais quel mouvement suspect dans le rétroviseur. Mais je suis bien seul. Personne dans le secteur.

La cage d'escalier résonne sinistrement de l'écho de mes pas. Je laisse ma main courir sur la rampe en fer rouillé. Au deuxième palier, je m'arrête, j'écoute les bruits venant des autres appartements. Le silence est profond. Pourtant, loin, très loin, j'entends comme des

couinements, des chuchotements, des bruits de pas, des cavalcades. Des rats peut-être. J'ai peur.

Devant la porte de Franz, j'hésite. Elle n'est pas fermée. Que vais-je trouver à l'intérieur ? Je serre mon arme contre moi, prêt à m'en servir si les agresseurs de Franz m'y obligent. Car, j'en suis sûr maintenant, Franz est retenu prisonnier chez lui. Il a pu m'envoyer un SMS sans éveiller l'attention, mais qu'en est-il maintenant ?

Je pousse la porte. Une voix soudain, très douce, familière, bien que déformée par le temps, me parvient du fond de l'appartement, plongé dans le noir.

- Tu te demandes pourquoi je t'ai fait venir ici ? Hein ? Avoue-le. Et pourtant tu es venu. J'ai toujours admiré ça chez toi. Pas froid aux yeux. Droit dans tes bottes, n'est-ce pas ? Mais, finis d'entrer, mets-toi à l'aise. Je sais, ce n'est pas très luxueux par ici.

C'est le moins qu'on puisse dire. Mes yeux s'habituent à l'obscurité. Je cherche où se cache Franz mais je ne vois qu'une demi-pénombre sale qui noie une pièce triste – un salon ? – comme si personne n'avait fait le ménage depuis des lustres. Des objets cassés jonchent le sol. Je distingue les silhouettes de vagues meubles : un fauteuil, une table recouverte de vaisselle, des étagères crasseuses, une télé. Il fait froid. Des images me reviennent des goûts de Franz, de son raffinement en matière d'ameublement, du plaisir qu'il avait à disposer des bibelots un peu partout, à accorder les couleurs entre elles.

- Tu es venu, c'est bien. Tu es venu comme tu venais quand on bossait ensemble, tu te souviens ?

A moitié rassuré par le ton calme et posé de la voix, je m'avance encore et finis par apercevoir Franz, vauté dans un vieux fauteuil. Il plisse de petits yeux illuminés d'une clarté vive. Sa peau est fripée, flasque, mal rasée. Il sourit.

- Franz ! Tu ne vas pas me dire que tu m'as fait venir pour me parler du bon vieux temps ? J'ai eu peur, figure-toi, quand j'ai reçu ton message.
- Vraiment ? Je suis flatté. Par contre, tu as mis le temps. Cinquante-huit minutes. J'ai chronométré.
- J'ai été arrêté par une bande de ces clodos répugnants, tu sais, les PEM, ces types qui squattent un peu partout. Tu dois en être envahi dans le coin.... J'ai bien cru qu'ils allaient me tirer de la voiture, me faire la peau...
- Comme tu y vas ! Tu crois qu'ils auraient osé, une star comme toi !

Il s'arrête brutalement, comme s'il voulait laisser en suspens ses dernières paroles et juger de leur résonance.

- Eh les gars, venez voir, je crois que notre invité ne vous apprécie pas beaucoup.

Il a élevé la voix. Et soudain, la peur, la vraie, me tombe dessus, me dégouline sur tout le corps. Dans un coin, il y a quelque chose. Ou quelqu'un. Je ne l'avais pas encore remarqué. Des formes qui se déplient. Des silhouettes qui sortent de partout. De l'ombre qui s'agite, animant l'espace et le silence. Je suis pétrifié. J'entends derrière moi le bruit de la serrure. Je sens une main qui m'agrippe et, en quelques secondes, je me retrouve dépossédé de mon arme et maintenu par un gros type qui pue la sueur et la moisissure.

- Tu n'aurais pas dû faire ce genre de commentaires sur mes amis. Ils sont très susceptibles.

La voix a changé. Ce n'est plus cette voix presque rassurante, mais elle est traversée d'éclairs. A chaque nouvelle parole, elle s'enfle et tremble. Aux quatre coins de la pièce, les autres écoutent.

- Tu sais quel jour nous sommes ? Hein ? Bien sûr tu le sais. Non, ne fais pas l'idiot, je ne te demande pas la date. Je m'en fous de la date. Aujourd'hui nous sommes le 20 mai. Ça ne te rappelle rien ? Réfléchis bien.

Mais qu'est-ce qu'il me raconte ? Je ne comprends rien. De quoi parle-t-il ? Que veut-il ? Pourquoi ne suis-je pas resté chez moi ? Je n'aurais pas dû lire ce putain de SMS. Dès que je sors d'ici, je me débarrasse de mon mobile.

- C'est un anniversaire aujourd'hui. Allons, allons. Fais un effort. Aujourd'hui, ça fait vingt ans. Vingt ans, le 20 mai. Quand même ! Ça se fête.
- Franz, s'il te plaît, je ne comprends rien à ce que tu racontes. Je ne suis pas très rassuré. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as besoin de moi ? Explique-moi.
- Tu n'es pas très rassuré ? Tu peux. Pourtant, il faut que tu restes bien calme. C'est important pour la suite. Les vraies vedettes gardent leur sang froid. Et toi, tu es une vedette, pas vrai ? Une star. Une figure in-con-tour-na-ble. Tu ne voudrais pas que ton cher public te voie suant, dégoulinant de mauvaise trouille, non ?

Je tente de rassembler des souvenirs, des bribes de passé, pour trouver de la cohérence à tout ce qui m'arrive. Mais je ne peux détacher mon regard du visage de Franz qui, à présent, exprime une sorte de sale colère.

- 20 mai 2016. Tu te souviens maintenant ? Non ? L'embrasement des grandes villes ? L'armée ? L'état d'urgence ?

Franz s'est lancé dans un discours sans fin. Il ne s'arrêtera pas. Je sens la poigne de fer du colosse me broyer les bras. J'écoute.

Et je me souviens. Bien sûr. Fin mai 2016. La fin de notre collaboration à Franz et à moi. Une rupture brutale. La colère de Franz devant ma décision. Ses reproches. Je le revois encore me cracher au visage. Un moment difficile.

J'écoute.

- Une cité banale et sans histoires du sud-est de la ville. Emportée comme les autres dans un chaos sans précédent. Colère, désespoir, folie, tous les ingrédients étaient réunis pour que ça pète. Et ça a pété. En temps normal, il n'aurait fallu que quelques heures pour la tirer d'affaire, la pauvre gamine. Mais là, tout était désorganisé. Pas de médecin sur place. Les sauveteurs éparpillés. Du matériel inefficace. Et les menaces d'autres explosions. Il n'y avait que sa famille pour la faire tenir. Et toi, bien sûr. Et nous, avec nos putains de caméras. Car nous étions là, nous. Tu te rappelles ? Nous étions arrivés très tôt, fidèles à nos principes. Etre de tous les événements, montrer à tous que ça prenait l'eau de partout, informer sans relâche. Une des dernières fois, sans doute. Il y avait des rumeurs de licenciement. Le patron nous avait averti. Il ne donnait pas cher de notre droit à l'image. Tu te rappelles ? Mais nous étions quand même là. Sauf que nous n'étions pas au courant de ce qui était arrivé à la petite. Ensevelie sous les décombres du centre commercial qui venait de voler en

éclats. Un incendie volontaire qui avait mal tourné. Le groupe de casseurs avait voulu attirer l'attention et tout leur avait échappé. Cinquante-sept morts d'un coup et des dizaines de blessés. Et elle. Coincée sous un bloc de béton. Et toujours vivante. De grands yeux clairs, tu te souviens ? Elle s'appelait Johanna. Dix ans à peine. Seul le haut de son corps dépassait encore des décombres. Le reste avait été broyé. Ecrabouillée, qu'elle était. Elle perdait beaucoup de sang. Mais elle ne cessait de sourire. C'est ça qui était troublant. Et déchirant. Ses parents – sa mère surtout – poussaient des cris, se répandaient en pleurs et en imprécations. Tout le monde s'affairait pour la tirer de là. On lui donnait à boire, à manger. On tentait de la réchauffer.

Alors nous avons filmé. En direct. Nous avons filmé ce qui aurait pu être un magnifique sauvetage. Au début, nous étions pleins d'espoir. Enfin, moi surtout...

A un moment je t'ai regardé. Est-ce que je guettais un sourire de compassion ou d'encouragement ? Je ne sais plus. Je t'ai regardé. Tu étais à fond dans ton travail, toujours très professionnel, très concentré. Et tu sais ce que tu faisais ? Sous le masque d'émotion qui te couvrait le visage, tu ne quittais pas la gamine des yeux. Alors j'ai mieux regardé. Et tu sais ce que j'ai vu ? Oui, tu le sais. Tu calculais combien t'apporterait ce foutu direct. Tu faisais tes comptes, fumier. Tu voyais défiler ton plan de carrière sur le corps sanglant d'une gamine de dix ans. Si elle tenait encore une heure, ça ne valait pas le coup. Deux heures, c'était déjà plus intéressant, car le bouche à oreille attire du monde devant les petits écrans... Et elle a tenu trois jours ! Trois jours ! La gloire pour toi. Une audience record. Le succès. Ce que je ne peux pas t'enlever, c'est ta connaissance aiguë des goûts du public. Pour ça, tu es champion. A partir de ce moment, ta carrière a décollé. Tu es devenu la vedette que chacun connaît. Ou croit connaître. Est-ce que tu t'es demandé ce que ça fait de rester trois jours à crever à petit feu sous les yeux de tout un pays ? Sous tes propres yeux ?

Tu vois, depuis ce jour, j'y pense sans cesse. Ton regard qui fuyait la foule et qui, sous des airs généreux, scrutait les derniers instants. Et tu le sais. La preuve ? C'est que tu es venu ce soir. Qu'est-ce qui t'obligeait ? Mes précédentes tentatives n'avaient rien donné. Plusieurs fois, mes gars t'ont filé, sans pouvoir t'arrêter. J'en ai envoyé sonner chez toi. Rien à faire. Tu restais terré. Une fois, ils ont essayé de plastiquer ta bagnole, mais monsieur se fait installer des systèmes ultra perfectionnés par ses amis de l'Élysée. Ce soir, tu es venu parce que tu as vu mon prénom sur le SMS. Et tout t'est revenu en mémoire. Tu as fait le lien. Tu es trop intelligent pour ne pas y avoir pensé. Peut-être espérais-tu te racheter en rendant service à ce bon vieux Franz, tombé dans l'oubli médiatique parce qu'il avait refusé de se compromettre ? Tu avais peut-être raison.

Mais c'est trop tard maintenant.

Son visage s'est fermé soudain. Franz ne bouge plus. Il me regarde, dur, impitoyable. Les autres ne pipent mot, attendant sans doute un ordre de leur chef.

Je pense à ce jour où, après notre éviction de la chaîne, Castellás m'a rendu visite. C'était le 29 mai 2016. Ce familier de l'Élysée, comme je l'ai appris plus tard, savait parler. Tout doucement, avec des mots simples, il m'a fait comprendre qu'en haut lieu, on nous avait à l'œil, moi et mon collègue. Qu'il suffisait d'un geste pour nous couler définitivement – au sens propre comme au figuré, a-t-il précisé, sur un ton qui ne souffrait aucune ambiguïté – mais que je pouvais continuer à travailler si j'acceptais quelques conditions. Presque rien. Caresser dans le sens du poil. Arrêter de donner du grain à moudre à tous les pessimistes de la terre. Faire rêver les gens au lieu de les affoler. Leur donner de la joie plutôt que du soupçon. Il a ajouté que je savais déjà faire ça. Et il m'a parlé de la petite fille. Il m'a parlé de ce direct que je venais de terminer, avec l'aide de Franz, lors du regrettable incident – ce sont ses propres mots – du

centre commercial. Il m'a dit qu'il avait été ému, que tout le monde l'avait été, que le Président lui-même avait essuyé une larme. Les temps étaient durs. J'ai hésité. Non... je n'ai pas hésité. C'était trop tentant. Après tout, je ne faisais que continuer mon métier. Et je le continuerais bien. J'ai intégré le grand immeuble vitré aux trois couleurs. On m'a accueilli avec les honneurs. C'était rassurant, reposant. Franz ne l'a jamais accepté.

Le visage de Johanna m'a poursuivi un moment. C'est loin tout ça. J'en ai vu d'autres, des visages tordus par la douleur, des visages pleins de larmes, de supplication. Et je n'ai pas eu peur de les regarder en face.

Mais aujourd'hui, c'est différent. J'ai peur. De plus en plus. Franz s'est approché de moi. Je sens presque son souffle empesté de jalousie. J'entends comme un appel sortir de ma gorge.

- Oh, ce n'est pas la peine de crier. Il n'y a plus personne ici. Ou plutôt si. Il y a plein de monde, mais ils ne veulent pas qu'on le sache. Alors, même si l'immeuble s'écroulait, ils préféreraient se faire ensevelir plutôt que d'avouer leur présence. Alors, vas-y, crie, si ça peut te soulager. Je te préviens. Profites-en. Pour la suite, nous allons te bâillonner. Si, si. Tu seras très bien. J'espère aussi que tu as bien mangé et bu avant de venir, parce que c'était ton dernier repas.

Et j'espère aussi que tu penseras beaucoup à Johanna.

Où suis-je ?

Je suis attaché. Ils m'ont lié les mains dans le dos. J'ai mal. Ils ont dû me frapper avant de m'asseoir sur cette chaise. Ma tête résonne. La pièce est toute petite, sale comme le reste. Il fait froid. On dirait une cave. Et cette odeur... Ils m'ont bâillonné, comme prévu. J'ai du mal à déglutir, tellement ils ont enfoncé le chiffon dans ma bouche.

Je suis seul.

Non. Face à moi, il y a quelque chose. Un objet noir, posé sur ce qui ressemble à une caisse. Un voyant rouge. J'entends comme un ronronnement.

Une caméra ! En train de filmer. Ils me filment. Ils me guettent. Ils vont me filmer en train de crever au fond de ce trou. Ils vont attendre que je m'écroule pour envoyer les images à tout le monde. Ils vont scruter, heure par heure, jour par jour, jusqu'à ce que je claque. Je sens les crochets de la peur qui s'enfoncent dans mon cœur. Et je ne peux rien faire. Même pas appeler à l'aide.

Je ne veux pas. Je ne veux pas crever devant cet œil. Arrêtez !

Si vous m'entendez, faites quelque chose.

Ne me laissez pas.

Au secours !...

...